

LE CODOCÈS

PASSE-PORT

JOURNAL DES IMB'ILES

SIGNALEMENT

AFFRANCHIR TRÈS-RIGOREUSEMENT
LETTRES & ENVOIS

Rendant parfaitement idiot en vingt-quatre heures et paraissant tous les jeudis

Rédaction libre :

But incertain :

Marche équivoque :

Nez long.

BUREAUX

POUR LES CORRESPONDANCES

Rue des Archers, 7, de midi à 2 h.
Boîte dans l'allée

DÉPOTS : à Lyon, chez tous les Libraires

AU PUBLIC

Il a paru dans le numéro du 31 août, du *Cocodès*, un article qui a provoqué la juste indignation de tous les honnêtes gens de la ville de Lyon.

Sous le voile grossier de l'anonyme, on a déversé l'injure et contre une Société de crédit naissante et contre les citoyens les plus honorables de notre cité.

Si, contrairement à mes convictions les plus profondes, j'ai laissé imprimer un semblable article, c'est que je n'en ai pas compris la gravité.

Menant une vie tout-à-fait retirée, ne lisant jamais les journaux, j'ignorais complètement l'existence du *Crédit industriel*.

Les exigences d'une impression rapide ne m'ont pas même permis de tenir entre les mains la copie de l'article incriminé.

Je n'ai reconnu aucun des noms propres cachés sous le voile de l'anonyme.

D'impérieux devoirs de famille m'ont jeté dans de telles préoccupations que je n'ai pu donner à mon travail l'attention ordinaire.

C'est donc un besoin pour moi de protester, sur l'honneur, contre les calomnies insérées dans le *Cocodès*, de protester au nom de la loyauté française, contre le mystère dont s'est enveloppé leur auteur; de protester, au nom de la conscience publique, contre des insinuations malveillantes et infâmes que rien ne saurait justifier.

Puissent ces quelques mots, Messieurs du *Crédit industriel*, vous prouver que le triste événement dont vous vous plaignez à si juste titre, n'a été pour moi qu'une regrettable surprise, et vous, Chers Lecteurs, quoi qu'il arrive, je serai heureux si, en satisfaisant à ma conscience d'honnête homme, je n'ai pas cessé de mériter votre confiance et votre estime.

A partir de ce jour je cesse d'imprimer le *Cocodès*.

C. JAILLET, imprimeur.

A LA SOCIÉTÉ LYONNAISE DE CRÉDIT

RÉPARATION PUBLIQUE D'HONNEUR.

Les hommes qui se sont crus attaqués, malheureusement, dans notre journal, sont depuis longtemps assez haut placés d'honneur et de réputation pour qu'un seul mot aventuré puisse seulement faire planer sur eux le plus léger soupçon.

Aussi n'est-ce point seulement à MM. les Administrateurs que nous adressons ces excuses dans journal, mais à la Société tout entière.

L'acte d'erreur a été public, que l'acte de justice soit public.

Et d'abord qu'il soit flétri le lâche qui, sous un nom d'emprunt, a écrit cet article.

Qu'il l'entende bien, le malheureux, qui à cette heure ricane et tremble comme un homme qui a commis une mauvaise action.

Il a le privilège de l'anonyme et il se repose dans sa lâcheté, n'ayant eu qu'un vil pseudonyme à apposer au bas de son crime.

Heureusement, jalousie ou ridicule, son but est manqué. Au lieu d'un sourire général, il n'y a eu qu'un cri universel de protestation contre cet acte infâme que nous renions.

Le *Cocodès* est pauvre, c'est vrai (et il ne rougit pas de sa pauvreté), mais il n'aurait jamais commis pareille lâcheté.

Il a fallu que ce soit une main du dehors, inconnue, insaisissable, poussée par la haine... la démenche... la jalousie peut-être, qui vint laisser tomber sur nos colonnes cette tache d'infamie.

Le *Cocodès*, inconscient, irréfléchi, ignorait quelle audace était dans cette lettre, il ignorait, il en fait le serment, contre qui elle allait frapper... Il l'a insérée par mégarde, imprudemment... C'est là sa part d'une complicité aveugle et d'un moment.

Cet article, outré jusqu'à l'imposture, est allé droit frapper, non les hommes à la tête de la Société lyonnaise, parce qu'on ne blesse pas ceux qui, par une vie continuellement ornée de bienfaits et d'honorabilité, sont l'honneur de notre ville, mais la Société en nom collectif, mais son existence, mais ses opérations...

Aujourd'hui, le *Cocodès* a des renseignements sur l'existence (qu'il ignorait), sur le but, sur l'actif de la Société de Crédit.

Voici ce qu'elle est :

Puisse cet aveu faire justice de l'ignoble caricature indirecte qui nous a été remise lâchement!

Elle n'existe que depuis tantôt deux mois, et ses résultats sont déjà couronnés de succès.

Elle est venue donner au travail, à l'industrie et à l'économie, ce grand auxiliaire qu'on nomme le Crédit, non le crédit ruineux, mais le crédit honorable, posé sur des bases solides et sérieuses.

La Société de Crédit est une des inventions hardies, gigantesques du génie contemporain, et, chose difficile à concilier, et où sa supériorité sur les autres institutions éclate, elle est aussi utile pour la grande industrie que pour la petite fortune privée.

Quelle institution du même genre est d'ailleurs patronnée avec plus de sûreté, avec plus d'éclat? Où trouver des hommes plus garantis d'honnêteté, plus puissants de crédit, plus intelligents que ceux qui sont à la tête de cette Société pour guider de leurs conseils et de leur travail ses opérations, et rassurer la timidité du petit capitaliste! Quels noms plus constamment honorables a-t-on à opposer aux noms que jusque-là nous ignorions, nous, être à la tête de cette Institution.

Et sous l'œil de cette Administration exceptionnelle, n'y a-t-il pas pour agir, pour travailler des jeunes gens intelligents, choisis par des hommes intelligents, des jeunes gens laborieux, choisis par des hommes laborieux, des jeunes gens honnêtes, choisis par des hommes honnêtes?

La Société de crédit a été l'expression de la population intelligente et industrielle.

Voilà ce que nous avons appris par des informations réelles et indépendantes de la Société.

Il n'y a pas de lâcheté à avouer la vérité, il y en avait à la nier.

Hommes honorables et puissants qui êtes à la tête de cette Société, ne dérogez pas de votre vie de justice, faites la part d'une erreur, faites fi d'une odieuse perfidie, dont nous avons été les premières victimes, par votre silence et par votre mépris, comme nous le faisons par l'excuse envers vous, et la flétrissure contre l'infâme qui a déshonoré notre Journal. Soyez-en sûrs, on vous approuvera, vous n'en serez que plus glorieux encore, et votre Société que plus recommandée, s'il est possible; vous aurez prouvé une fois de plus qu'il y a chez vous l'intelligence des choses et la grandeur des procédés, ces deux qualités si rares chez les autres et si communes pourtant parmi les membres de l'Administration de la Société lyonnaise.

Signé : LA RÉDACTION ENTIÈRE.

BONS LYONNAIS !!!

Certainement je suis un bon zig, naïf comme l'enfant, laid comme Esope, bon comme Blaise.

Que de fois sur mon passage j'ai entendu chuchoter : « Ce bon Durôtrô, mais c'est sans défauts, mais c'est un vrai diamant de la tête aux pieds, on a toujours l'envie, quand on le voit, de le faire monter en épingle pour cravate.

-- Merci, comme c'est rassurant cette comparaison avec un diamant; il ne manquerait plus qu'un vitrier m'achète pour couper les carreaux de vitre.

Eh bien, chers lecteurs, ces qualités éclatantes, ces dehors séduisants dissimulent un vice honteux, un vice qu'on ne devrait pas oser seulement nommer.... la paresse. Je suis paresseux et qui pis est.... imbécile à couper au couteau, imbécile à faire croire que j'y mets de la mauvaise volonté.

Aussi fais-je une grimace de condamné à mort chaque fois qu'il me faut écrire cet article hebdomadaire.

Je vais donc vous proposer une transaction épistolaire. — Au lieu de vous endormir avec le laudanum de mes causeries pris à dose de trois colonnes par numéro, si je vous faisais là une bonne petite chronique parisienne, comme je sais si bien les réussir...

Hein, gourmands, que diriez-vous de cette sauce, vous vous lécheriez les yeux, n'est-ce pas ?

Ah ! mais entendons-nous, à une condition toutefois : c'est que vous feriez abstinence complète du journal *** dans lequel je confectionne chaque semaine la même *chronique parisienne*.

Nous vous voyons venir, me dites-vous déjà, vous êtes du régiment des propres. Vous voulez vous servir de tout, vous êtes de ceux qui font coup double de la même pierre. Eh bien, tant pis, papa Durôtrô, essayez, nous goûterons votre cuisine et puis nous jugerons.

Je ne parle pas de l'économie qui résulterait de ce procédé pour les lecteurs du *Cocodès*, à jamais dispensés d'acheter d'autres journaux « pour savoir ce qui se passe dans la capitale ».

Cela fait, passons à d'autres propos, ainsi qu'il est dit aux chapitres intéressants du *Décameron*.

Voyons un peu, est-ce que le *Cocodès* ne pourrait pas être par exemple le *Figaro* de Lyon.

Serait-il possible que dans « la seconde ville de France » il n'y eût pas un bataillon d'élite de jeunes gens héroïques prêts à prendre la croix pour la littérature.

Où sont-ils ces temps homériques, ces temps fabuleux, où une poignée de héros, immortels comme les guerriers de Léonidas, s'élançait terrible et effrénée à travers les vieilles bandes classiques et seule au milieu de tous, semant le paradoxe et l'effroi autour d'elle, allait planter l'étendard du romantisme sur les vieilles tours de la littérature ?

Ceci mérite d'être raconté au bruit des harpes d'or, ceci vaut une épopée et appelle un ménestrel.

Ce fut un carnage affreux, pendant deux ans on dévora des livres jusqu'au sang, plus de deux cents auteurs furent condamnés à l'oubli perpétuel, le reste terrifié par cet exemple de justice fut réduit au silence ou s'ex-patria, bien plus, on alla soulever la pierre qui fermait le sépulchre de Ronsard, et on ressuscita l'auteur des « odelettes ».

Quelque temps après, Victor Hugo, enrôlé volontaire, gagnait sa fameuse bataille d'Hernani qui lui valut le grade de maréchal-ès-lettres.

J'ai dans mon armoire une vieille basque d'habit couleur ventre de biche effrayée que je laissai dans la bagarre et que je retrouvai ensuite près d'un morceau du fameux gilet ponceau de Théophile Gautier. Après ces exploits, la nouvelle Constitution organisa des tribu-

naux inquisiteurs. Quiconque ne portait pas les couleurs de ces hardis novateurs était traduit en conseil littéraire, jugé sans jugement et exécuté sans appel.

On vit des horreurs que notre plume se refuse à décrire : Racine, le chantre à la lyre d'or, dénoncé comme somnolent ; Boileau fut accusé d'avoir traduit sans rime ni raison la prose en vers corrects, Delavigne chassé ignominieusement de la Comédie française et Saint-Marc de Girardin ignoblement bafoué.

Mais qu'ai-je besoin de chanter les exploits d'un autre âge ?

La main du progrès nous a relancés dans les ténèbres de la barbarie. L'intelligence s'éteint dans nos fronts ridés, faute d'huile, — nous prenons des allures de sauvage, — il ne nous manque plus en vérité que d'avoir les cheveux relevés en pinceau, le nez traversé par une arête de poisson, et d'aller avec un simple mouchoir pour costume à travers nos villes fumer le calumet ou vociférer des invocations au grand Manitou.

Quand donc nous éveillerons-nous de cette léthargie, quand donc un soleil nouveau se lèvera-t-il sur nos intelligences ?

Martin Durôtrô.

TROMBINES & BINETTES

Cocotta Vulpina.

Signalement : Grandeur et grosseur moyennes, cheveux châtain, yeux idem, nez régulier, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint légèrement cuivré jusqu'au cou.

Marques particulières : Yeux bordés d'anchois, ou bistrés, si l'on aime mieux ; voix douce et harmonieuse, tournure ne manquant pas d'élégance, démarche languissante. Malgré ces petits défauts de forme, figure assez agréable au premier abord, surtout quand elle affecte un air de pauvre victime abandonnée. — Ah ! j'oubliais 33 ans environ, en dépit des vingt ans et un mois qu'on se donne. Voilà pour le physique.

Abordez-la, voici ce qu'on vous répondra : « Monsieur ! quelle audace en vérité ! Mais pour qui me prenez-vous donc ? Ne vous désespérez pas et ne vous étonnez de rien, simulez seulement la retraite, et répondez : Madame, je vous ai offensée, mille excuses. » (C'est alors que la comédie commence).

— Monsieur, tout le monde peut se tromper (brusque transition). D'ailleurs... (à ce mot baissant les yeux et soupirant), d'ailleurs mon *époux* est à Lyon pour le moment et... mais après demain il n'y sera pas... il part pour un bien long voyage, car il va me laisser trois mois seule (C'est difficile à avaler, mais avalez-le tout de même).

La conversation est commencée, nécessairement elle continue... Madame cause si bien !... Bref, on se sépare... Il est convenu que Madame attendra Monsieur après-demain, à une heure de l'après-midi, et cela chaque jour, à la même heure, invariablement... On se sépare !...

Au jour convenu et à l'heure indiquée, montez les cinq étages d'une magnifique maison. Ne montez pas trop vite, vous allez être essoufflé ! Ouf ! ouf !... Ce n'est rien, vous y voilà. Devant vous s'offre une porte, à votre gauche, une montée d'escalier en bois... ne montez pas là... ce sont des greniers, fi ! Arrêtez-vous donc en face de cette porte. — Deux sonnettes, l'une à droite, l'autre à gauche ; tirez celle de gauche. Aussitôt une femme, en *honnête déshabillé* du matin, vient vous ouvrir. Oh ! bonheur ! c'est elle.

Elle vous attendait !

Vous traversez un long corridor au bout duquel se trouve une chambre petite mais assez bien meublée, deux tapis simulant l'Aubusson à s'y méprendre, un fauteuil cramoisi, chaises assorties au fauteuil, cheminée en marbre noir qu'orne une pendule en marbre noir également, surmontée d'un aigle ou d'un vautour noir aux ailes étendues... glace derrière, étagère près de la croisée...

On y voit quelques volumes... que voulez-vous, son époux est lettré... ! Voilà, c'est peu, mais c'est disposé avec tant de goût !

Vous vous égarez dans les charmes d'une conversation

qu'on n'a pas de peine à croire amoureuse... Enfin ! Madame est malade... c'est dépitant... mais elle vous a enchaîné ! La belle araignée a solidement tendu sa toile ; vous pouvez en sortir, mais pour y revenir bientôt... On se quitte... Elle s'est fait désirer, donc elle vous tient. N'allez pas oublier votre porte-monnaie chez elle, vous avez le temps... Trois jours après, retournez vers votre belle inconnue... Cette fois Madame n'est plus malade ; elle veut absolument vous offrir quelque chose... un verre d'eau sucrée au moins : elle sort vite, déposez votre porte-monnaie quelque part, c'est pour payer la consommation ! Elle rentre, d'un coup d'œil elle tout vu, tout compris !... Vous renouez la conversation. Vous insistez ; elle insiste à son tour, mais pour le contraire, elle vous connaît si peu... Elle veut vous aimer ! Tout est inutile : demain, vous jure-t-elle, je vous connaîtrai mieux, je vous aimerai davantage ! Prenez votre mal en patience attendez jusqu'à demain.

L'heure est convenue ; vous remontez, vous sonnez, mais en vain, Madame n'y est plus... N'allez pas croire qu'elle n'est pas, vous seriez dans l'erreur ; elle y est fort bien, car vous interrogez le petit guichet placé à la porte, il vous dit que Madame a eu soin de l'entr'ouvrir légèrement avant votre arrivée, et que de là elle peut voir qui a sonné. Mais, qu'avez-vous, il ne fallait pas oublier votre porte-monnaie ! Beaucoup sans doute ont été pris à ce petit manège d'escroquerie, mais consolez-vous en vous souvenant que son époux ne contenait que des livres de médecine !

CAQUE-DRAPEAU.

FANNY

HISTOIRE D'UNE COCOTTE EN SIX INDIGNATIONS.

Elle a huit ans, des yeux bleus voilés par de longs cils, une chevelure soyeuse d'un noir d'ébène, les traits d'une vierge de Raphaël.

Elle fuit les plaisirs de son âge.

Son seul ami, c'est son miroir.

Sa grâce mutine, sa coquetterie font l'orgueil de sa famille.

Parents aveugles, en la flattant vous perdrez Fanny !

L'enfant est devenue femme. Elle est belle ; ses yeux baissent et ses joues se colorent sous le moindre regard. La pudeur l'embellit encore.

Un sang vif, bouillant, circule sous cette belle carnation.

C'est la beauté ! c'est la jeunesse !

Croqueurs de vertus, approchez ! Voici Fanny !

Une auréole, — auréole impudique, entoure son existence luxueuse, sa vie de fêtes sans terme. La jeunesse dorée, les gandins, les cocodès se disputent ses regards, ses moindres faveurs.

Entre eux c'est une lutte de billets de banque.

Filles sans cœur, crevez d'envie en voyant Fanny !

Hupp, hupp, hopp, hopp ; gare, canaille ; place au hupp des ressorts de Madame ***.

Voici la reine des bals, des courses, des fêtes ! l'étoile des étoiles du vice.

Femmes honnêtes, retirez-vous, voici Fanny !

Ça baisse, ça baisse, les années, les rides arrivent ; beauté, les galants fuient. Il est temps de développer ses petits talents commerciaux :

La traite des blanches est le champ ouvert à son intelligence spéculatrice.

Vertus à vendre, approchez, voici Fanny !

La mort s'éloigne d'un chevet, elle vient d'accomplir sa tâche.

Une âme s'envole...

Ce corps, objet de tant d'orgueil, d'envie, n'est plus qu'une masse inerte...

La pâture des vers !...

Tombereau de l'hospice, avance !... Voici Fanny !

Jean ROBIGNOL.

COCODÈS CALICOTÈS

Achille Pichnard est d'une extraction commune, il est doué d'un physique insignifiant, d'un esprit étroit et d'une intelligence très-ordinaire; signes particuliers: de petite taille, porte toute sa barbe, est orné d'un nez camard et d'un accent très-tudesque.

Livré à ses propres moyens, cet intéressant cocodès eût probablement végété toute sa vie dans les bas rayons de la calicoterie; mais la fortune que l'on représente à juste titre avec un bandeau sur les yeux, a doué notre héros de deux oncles aussi généreux que riches. Ils prirent le bambin au sortir des langes, le firent dégraisser, élever, éduquer et l'employèrent après dans leur beau magasin que vous connaissez aussi bien que moi. Né dans la médiocrité, élevé dans une quasi-aisance et vivant depuis quelques années au milieu du luxe princier de ses oncles, luxe qu'il considère déjà un peu comme sien, payé par ses oncles de façon à lui faire croire qu'il a réellement du mérite, la petite tête du petit Achille n'a pas résisté à cet état de choses, le bonhomme est bouffi d'orgueil, de vanité, d'égoïsme et d'impertinence à en devenir insupportable. Ceux qui souffrent le plus de cet état de choses, sont deux ou trois malheureux employés de ses oncles, célibataires et étrangers à la famille, qu'il a enrôlés de force sous sa bannière de petit potentat; ce sont les compagnons malgré eux de ce petit tyranneau de l'aune, car il ne trouve pas dans tout Lyon un jeune homme convenable pour entretenir des relations suivies avec lui. Les malheureux employés qu'il traîne à sa remorque sont les comparses obligés de toutes ses fredaines, les compagnons et les approbateurs de toutes ses farces. Pour les récompenser de cet hommage-lige, le vaillant Achille est plus impertinent que d'habitude et est même insolent avec eux, chaque fois que le hasard amène momentanément une nouvelle figure dans leur société. La cocotte la plus commune, le calicot le plus rapé, valent toujours plusieurs grossièretés à chacun de ces braves gens. Comme ils doivent aimer le généreux Achille ces bons employés! On ferait des volumes avec les hauts faits de ce bonhomme de vingt-cinq ans. Glanons au hasard quelques aventures qui feront ressortir le caractère de notre héros.

Un jour il flânait sur le trottoir avec un de ses complaisants auquel il racontait ses victoires et conquêtes, passe un gamin de huit à neuf ans qui l'arrête et lui dit:

— Monsieur, vous brûlez!

Le bouillant Achille, offusqué de l'interruption, se retourne et, voyant qu'il n'a affaire qu'à un moutard, il lui allonge un coup de pied, vous savez où?

Son ami paraissant étonné de cette façon d'agir, il lui dit:

— Ces petits drôles sont insupportables, à tout instant il vous arrêtent dans la rue pour vous faire des niches, moi je n'aime pas qu'on m'embête, et tout individu, grand ou petit, qui a l'air de se ficher de moi, je le paie séance tenante.

Diable! se dit son ami, le bouillant Achille a un courage digne de son homonyme.

Quelques pas plus loin, il fallut cependant éteindre le paletot d'Achille qui brûlait réellement.

A quelque temps de là, c'était, je crois, le dimanche du ballon Nadar, le jeune Achille, avec quelques employés de sa maison et deux ou trois grues, alla dîner dans un restaurant du côté d'Oullins. Il y avait foule et le service laissait à désirer. Furieux de ne pas être mieux servi que les autres consommateurs et de ne voir tenir aucun compte de ses observations et réclamations aux gâteaux, le brillant Achille proposa à ses acolytes de se venger du gargotier, ce qui fut accepté comme d'habitude. Et comme on dînait dans un jardin clos de mur, on commença par jeter par dessus ledit mur d'abord les bouteilles, ensuite les assiettes, etc. Ces dames applaudirent. Enorgueilli par ce succès, le bouillant Achille proposa, puisqu'on ne voulait pas leur servir le restant du dîner, de s'en aller sans payer et de finir de dîner ailleurs. Cette proposition souleva un hurra d'enthousiasme, une de ces dames sauta sur la table, s'empara de la tête de notre jeune héros, et, après l'avoir couvert de caresses, elle lui dit:

— C'est bien trouvé ça, mon gros chien! j'ai toujours dit que tu avais plus d'esprit dans ton petit doigt que le *Guignol* dans ses quatre pages.

On s'esquiva donc mais isolément, comme des gens qui vont flâner un moment en attendant le café, notre conquérant en tête, bien entendu. Pour compléter la farce, le lendemain au magasin on écrivit une lettre anonyme au gargotier, où on lui disait que la veille on avait été empoisonné chez lui par un dîner qu'on n'avait pu qu'ébaucher et qui était orné de vins fêlés et de sauces tournées; mais comme on était honnête on voulait cependant lui payer sa mauvaise marchandise et on lui envoyait dans la lettre 3 fr. 50 en timbres-poste pour les sept ou huit personnes qui avaient fait un simulacre de dîner chez lui la veille.

Le tour était joué, la plaisanterie était complète et on se promettait d'en faire gorges chaudes le soir à Bellecour avec les biches de l'endroit. Mais la joie de nos polissons fut de courte durée, le traiteur avait découvert leur adresse par les soins d'un ami obligeant, et, avant la fin du jour, il envoyait une lettre où il y avait d'un côté le détail d'une carte de 17 fr. et des centimes, et de l'autre quelques mots où il disait que s'il n'était payé dans les vingt-quatre heures, il aurait d'abord recours à la justice et qu'au besoin il se ferait justice lui-même en leur flanquant des coups de trique jusqu'à complet paiement. Le valeureux Achille fut atterré: paraître en justice ne l'amusait pas, recevoir des coups de trique l'amusait encore moins. Après un court conciliabule, il fut décidé qu'on irait le soir même chez le traiteur pour le payer. Achille aurait bien voulu envoyer les employés à sa place, ou au moins les emmener tous avec lui, mais tous esquiverent cet honneur, moins un. En arrivant chez l'industriel on voulut parlementer, s'expliquer, mais il les accueillit par un vocabulaire d'injures, accompagné de gestes si expressifs que le bouillant héros attrapa la porte, dégringola l'escalier quatre à quatre et se sauva, laissant son malheureux camarade en tête à tête avec ce partenaire si désagréable. L'employé ne perdit pas la tête, n'osant relever les injures, ne pouvant faire écouter ses explications, il paya et s'en alla à son tour.

Ne trouvez-vous pas que le coup de pied d'Achille eût été mieux placé au derrière du gargotier qui l'insultait qu'à celui du même qui l'empêchait de brûler.

Mais ce ne sont que des détails insignifiants dans cette existence si bien occupée. La grande affaire du jeune Cocodès, ce sont ses amours. L'hiver à l'Alcazar, l'été à la Closerie des lilas et à Bellecour, notre Faublas fait de nombreuses victimes parmi ces petites dames; il compte presque autant de victoires que de combats, chaque jour ou plutôt chaque nuit ajoute de nouveaux lauriers à sa couronne de séducteur. Le succès l'enhardit, il cherche toujours de nouvelles conquêtes, on dirait que, Néron de l'amour, il voudrait voir toutes les cocottes réunies dans la même personne afin de pouvoir cueillir sur une seule bouche l'amour éthéré de toutes ces odalisques. Il est vrai qu'il paie cher toutes ces faveurs, car, comme à tous les imbéciles de son espèce on lui escompte ses succès à un taux fort élevé, et à celle-ci il paie une robe, à celle-là un chapeau, à l'autre une confection, sans compter les fins soupers, les parties de campagne, etc., souvent encore il est berné par dessus le marché. Nous allons vous raconter une de ses mésaventures.

Il jouissait depuis quelque temps des faveurs de la petite, celle-ci est largement entretenue par le vieil X, célibataire de 58 ans, affligé de 3 ou quatre millions de fortune, et elle charme ses loisirs à faire des passes avec Pierre et avec Paul, histoire de s'entretenir la main et de se faire payer des soupers, des suppléments de toilette et de grappiller quelques louis.

Un soir, elle soupait au Parc avec son chevalier et une nombreuse société. Dans la conversation, quelqu'un parle du départ d'Achille pour l'Angleterre; voilà la petite, furieuse: Ah! dit-elle, tu allais partir sans rien me dire! ah! chien, cancre, tu allais me planter là (Scène, tableau). Le malheureux eut fort affaire pour la calmer et lui expliquer que le soir même, il allait lui expliquer son voyage. Du reste, dit-il, pour te consoler et te faire prendre patience, je vais te payer la robe que tu m'as demandée. Là-dessus, il tire de sa poche une carte de visite sur laquelle il écrit: Je prie mon cousin et ami X..., de donner une robe à Mademoiselle. On se calme, le souper finit gaiement, et l'heureux Lovelace reconduit sa dulcinée.

Mais il n'était pas au bout de ses peines.

A peine arrivée chez elle, elle lui fait une nouvelle scène; elle joue à l'amour outragé, elle crie, elle jure, elle renverse

les meubles, et comme péroraison elle lui dit: tiens, tu n'es qu'un crétin, une ganache et un ladre, tu crois que pour une robe tu pourras me mener comme tu voudras! Je n'en veux pas de ta robe, je m'en f..., et de toi aussi. Et vlan, vlan, elle déchire la carte en mille morceaux qu'elle lui jette au nez.

Nouvelles prières, nouvelles protestations de la part du malheureux, qui, pour avoir définitivement la paix, dit à la petite:

Tiens, c'est dans quelques jours ta fête, je voulais te faire un cadeau, puisque tu ne veux pas de cette robe, voilà cinq louis, achète-toi quelque chose. La petite empocha les cinq louis, on fit la paix, et le trop heureux amant partit le lendemain pour l'Angleterre.

A son retour, il rencontre son ami X, qui lui dit: Tu sais, j'ai fait ta commission, j'ai donné une jolie robe à la petite... tu dois 80 fr. à la maison!

Qui fut abruti! ce fut le jeune Achille. Il ne comprenait pas, vous ne comprenez pas non plus, ami lecteur, n'est-ce pas? La petite va nous déchiffrer ce rébus:

Le lendemain soir, elle se pavanait avec quelques grues de ses amies, du plus loin que ces petites drôlesses voient venir notre héros, elle l'appellent en criant, en riant, en gesticulant, le pauvre héros s'avance assez penaud, et la petite lui dit: Te voilà gredin, déserteur, coureur, tu as voulu me planter là sous prétexte d'un voyage chez les Goddem, mais je n'ai pas donné là-dedans; tu voulais me la faire à l'oselle et je t'ai refait à la robe de soie: pendant la fin du souper j'ai griffonné sur une de tes autres cartes de visite, dans la scène que je t'ai faite, c'est celle-là que j'ai déchirée, mais j'ai gardé la bonne, et, après ton départ, j'ai été chercher une robe. Tu m'as donné cent francs et une robe de soie, tu es encore trop heureux.

Voilà les succès du jeune Achille, ne l'imitiez pas, jeunes gens, et surtout évitez cette lèpre des temps modernes qu'on appelle la cocotte, et qui conduit notre espèce droit au crétinisme.

BIGAREAU.

JÉRÉMIANES DE JÉRÉMIE GANDOUSINOS

EX-ARTILLEUR DE CALUIRE.

D'où viennent ces parfums, ces odeurs enivrantes, Ravivant en mes sens des plaies encore béantes? Ce sont les jeunes gens, aux mille et un chariots, Qui apportent la manne utile aux haricots. Ah! que votre existence à mes yeux paraît douce; Coquins, vous récoltez la chose à la Croix-Rousse! Comme vous, autrefois, je connus le bonheur, Car c'est moi qu'on nommait le Parfait-Vidangeur. Depuis près de mille ans, mon illustre famille Travaille sans relâche aux fosses de la ville: De mes nobles ayeux dirai-je les hauts-faits? La France, en lettres d'or, a inscrit leur beaux traits. Tu as eu tes martyrs, ô sublime carrière, Plus d'un, en son ardeur, périt dans la matière!

Renégats, vous avez déserté le bercail, En changeant un beau jour l'instrument de travail. Jadis bien plus que vous nous avions de la peine, Car il fallait à dos transporter chaque benne; Machines aujourd'hui, mollement vous pompez, Et le brutal sifflet vous dit: Eh! c'est assez. Ah! foulant à vos pieds les lois de la Sentine, Vous avez mérité, ingrats, la guillotine. On ne voit plus nos fils sur le fond d'un tonneau, Selon la tradition, manger le jambonneau. Le siècle de progrès, dans un jour de délire, Enfants le piston et l'on cessa de rire. Qui nous rendra la benne aux suaves senteurs Sauvera la patrie et séchera mes pleurs.

Jean ROBIGNOL.



CASCADES ET IMBÉCILITÉS

En chemin de fer :

Un monsieur des *premières* — la personnalité en personne, voyant le train s'arrêter, et croyant à un embarras sur la voie, se prit à crier :

— Faites descendre les *troisièmes* pour pousser.

Sans-Souci a un de ses amis qui s'est maladroitement brouillé avec son oncle, pour avoir souscrit inconsidérément des billets à ordre ainsi conçus :

Fin mon oncle je paierai, etc.

Bons mots à Bellecour :

Pendant la musique de dimanche dernier, un gamin, voyant un cocodès lorgner une cocotte, troisième catégorie, s'écria :

— Quel petit verre pour un si gros melon !

Le même gamin, ayant entendu ladite cocotte allongée dans un mauvais cabriolet, dire à une amie.

Ma chère, venez-vous au bois avec moi ?

Le gamin se prit à dire avec mépris :

Au bois !... Au bois de lit, punaise !

Esprit de ces Messieurs :

La promenade a été longue : on a fait vingt fois le tour des grandes rues et de Bellecour, sans succès.

Nos gandins sont fatigués !

— Je ne sens plus mes pieds, dit le plus petit.

— Tu as de la chance, répond le grand, moi je les sens d'ici !

On a du plaisir à nous entendre causer, disait un autre, nous avons tant d'esprit !

— Et les femmes... Ah ! laissez donc, comme nous les subjuguons !

— C'est vrai, ajouta un troisième, mais il faut le dire, nous avons tant de cordes à notre harpe.

Toujours de l'esprit de ces messieurs :

Un cocodès, fatigué d'user ses bottes sur le trottoir cherchait à se placer.

Par suite d'une protection providentielle, sa famille le fit entrer au ministère de la marine.

Mais hélas ! il n'y resta pas longtemps !

Bon chien chasse de race.

Ayant un jour à rendre compte au ministre d'une dépêche qui annonçait le départ de l'escadre pour Hyères, par un bon vent S. E. (sud est). Notre imbécile écrivit :

— L'escadre, monsieur le Ministre, est parti pour Hyères, par un bon vent de *Son Excellence* !

Après cela, c'était encore un moyen de faire sa cour.

GAGNE-PETIT.

ACCIDENTS ET SINISTRES

Avant-hier un regrettable accident est arrivé dans la rue de l'Impératrice. Un monsieur bien mis, que l'on a reconnu depuis pour M. X..., membre correspondant de l'Institut, passait vers les deux heures de l'après-midi, par une chaleur à faire évaporer un mélodrame, lorsqu'en tirant son mouchoir pour éponger la sueur qui s'était hasardée sur sa tête, croyant y trouver des cheveux, il fit tomber de sa poche un exemplaire manuscrit d'une tragédie en cinq actes, en vers, dont il est l'auteur. Par une fatalité incroyable, cet opuscule tomba sur un numéro du *Cocodès* qui, fatigué d'un lecteur stupide, flânait sur la chaussée. A ce contact imprévu, la tragédie fit explosion avec une détonation formidable. M. X... fut lancé à une hauteur vertigineuse et s'en alla retomber dans une bourriche d'huitres, qu'une écaillère était en train d'ouvrir et y fut l'objet d'une ovation de la part de ces mollusques. L'écaillère allait lui faire subir le sort réservé à tous les pensionnaires de M. Coste, quand elle s'aperçut qu'il n'avait pas le degré de fraîcheur voulu et le déposa sur le trottoir, où sa famille est venue le recueillir.

Un lecteur du *Progrès* qui se trouvait tout près du lieu de l'accident a reçu dans le côté le *monologue* du second acte qui lui a fracassé trois côtes. Malgré les soins empressés qui lui ont été prodigués, on désespère de ses jours.

Un marchand de chaussures dont le magasin se trouve en face du lieu de l'accident a eu sa vitrine brisée et a reçu dans la tête le *songe* entier du troisième acte, qui l'a plongé dans une torpeur dont n'ont pu le tirer les soins éclairés de trois médecins.

Enfin le dénouement, et presque tout le cinquième acte, est tombé dans une chaudière à bitume qui se trouvait à quelques mètres de là, et a produit un sifflement prolongé. Il y a de ces destinées que l'on ne saurait éviter.

SANS-SOUCI.

DERNIÈRES NOUVELLES

Nous apprenons que le préposé aux jardins et promenades publics de notre ville vient d'acheter à la maison Athanaze Rapaclin et C^e, pépiniéristes à Villeurbanne, cinq cents pieds de *Cocodès grandiflora* dont on doit faire une allée sur le côté nord de la place Bellecour.

Nous rappelons à cette occasion à nos lecteurs que la maison Rapaclin possède dans ses pépinières des collections magnifiques d'arbres et arbustes de ce genre, tels que : *Cocodès cocottensis* greffés sur amandier, *Gandins ordinaires*, à boutons pourpres, greffés sur franc.

MM. Rapaclin et C^e ont obtenu cette année dans leurs semis de nouvelles variétés de *cocottes*, qui par la beauté de leurs nuances sont appelées à faire sensation parmi les amateurs de *cocotticulture*.

NOVISSIMA VERBA

Le but de cette feuille n'a jamais été que de vouloir pour un quart d'heure déridier les fronts de notre population laborieuse.

Le *Cocodès*, a admis dans ses colonnes tous les articles qui lui ont semblé spirituels et d'une fantaisie outrée à éloigner toute allusion ou tout trait de ressemblance, qu'elle qu'elle soit. Il ne s'est jamais imposé la mission d'extirper les vices ou de dénigrer quelqu'un (ceci soit dit pour cette classe de lecteurs qui veulent toujours en savoir plus long que les autres).

Tout au plus s'était-il imposé la tâche de s'élever contre la prostitution, cette plaie hideuse qui ronge le cœur, l'intelligence et la fortune de tous les jeunes gens.

Maintenant à vous tous, correspondants nombreux mais inconnus, qui avez daigné affermir nos premiers pas dans notre carrière si éphémère, merci !

A vous chers concurrents *Guignol* et *Gnafron*, adieu sans rancune.

Que notre sort vous serve d'exemple.

Et à présent encore une fois, hommes illustres qui vous êtes crus attaqués par nous, nous vous en supplions, au nom de ces grands principes de fraternité dont vous avez donné l'exemple, jusque là, ne soyez point sourds à la prière de malheureux que vous allez plonger dans une ruine complète. Ils sont faibles eux, ils ne peuvent pas vous résister.

Hommes de cœur dont s'honore à juste titre notre ville, laissez-vous toucher par leurs larmes. Ils n'ont aucune part au crime que vous leur imputez ; leur aveuglement, leur ignorance d'une seconde ne sont déjà que trop punis.

Le plus beau témoignage de la puissance, vous le savez, c'est le pardon ! — Accordez-le donc, vous en serez récompensés par des cœurs désormais reconnaissants qui battront pour vous.

Votre Société recevra ainsi, aux yeux de tous, la plus belle sanction, celle du mépris des injures et de la magnanimité, ces deux vertus des forts.

LA RÉDACTION ENTIÈRE.

ANNONCES & RÉCLAMES

IL A ÉTÉ PERDU

Dans une des dernières *vogues* de nos environs, une montre en argent, forme dite bassinoire et format d'un demi-muid, et deux vertus âgées de dix-huit ans. La première a été trouvée dans les fouilles de Pompéi et paraît avoir appartenu à un nommé Cicéron, dont le nom est écrit en anglais sur la seconde boîte : les autres portent la marque de fabrique.

Les rapporter *intactes* au bureau du journal : il y aura peut-être récompense.

A CÉDER DE SUITE, APRÈS FORTUNE FAITE

FONDS DE COCOTTE

EN PLEIN RAPPORT

La maison, située dans un des quartiers les plus élégants de notre ville, se trouve tout-à-fait au centre des affaires.

Outre plusieurs protecteurs sérieux, qui sont les commanditaires de la maison, elle possède une nombreuse clientèle de passage, qui ne peut que prospérer sous la gérance d'une *Cocotte* jeune et jolie. Un garçon perruquier, amant de cœur de la titulaire actuelle, était la seule hypothèque inscrite sur son actif, mais il a été purgé il y a trois mois.

La maison possède en ville plusieurs succursales qui permettent à la propriétaire de satisfaire le même jour à toutes les exigences de sa clientèle. Elle jouit d'une remise de 10 % dans plusieurs restaurants de notre ville.

On remettra en même temps tout le matériel qui est presque neuf, et en plus une *tante* qui sert de chaperon à la titulaire, dans ses rôles d'ingénue.

On fournira tous les renseignements nécessaires à l'exploitation de la clientèle, et on donnera de grandes facilités pour le paiement.

S'adresser, pour traiter, à mademoiselle Pochardinette, rue Impériale, n° 0 bis.

Nota. — Un poste de protecteur est vacant. Inutile de se présenter si l'on ne peut justifier de trente mille livres de rente.

AVIS

Mademoiselle Nina Dindouette prévient sa nombreuse clientèle qu'elle est forcée de faire une absence d'un mois.

L'intérim est confié à mademoiselle Pamela Grouin-grouin, qui occupera ses appartements.

Publications diverses :

« Recherches historiques sur la forme des jarretières de la reine de Saba, par un membre correspondant de l'académie de Tombouctou. »

« De l'origine des moulins à vent, par Olympia XX. »

« De l'influence de la Coqueluche sur les perdrix grises, par un interne des hôpitaux de Lyon. »

« De l'échenillage : sa nécessité, ses résultats, ses rapports avec le mesmérisme, par un ancien marchand de fromages. »

« Mémoires d'un chien de Terre-Neuve, écrits par lui-même. Nouvelle édition enrichie d'un autographe et du portrait de l'auteur. »

CORRESPONDANCE

A M. D. M. — Veuillez faire agréer nos excuses à la petite Marie la bouquetière, nous n'avons jamais pensé à lui causer le moindre chagrin, qu'elle ne nous garde donc pas rancune.

A M. Sonib. — Pas mauvais.

A M. Pique-Prune. — Pourquoi donc nous faire attendre, est-ce que ça se demande ?

A M. vicomte de R. — Grand merci, une correspondance comme la vôtre, fait toujours plaisir.

Le Gérant, B. ROUX.

Lyon — Imprimerie C. Jaillet.